

Carole Bloch

Emmuré



Carole Bloch

Emmuré

© Carole Bloch, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9813-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« L'important n'est pas ce qu'on a fait de moi, mais ce que je fais moi-même de ce qu'on a fait de moi ».

Jean-Paul Sartre

Partie I

« Et comment vous décririez-vous ?

— Je suis discrète, silencieuse. Je ne parviens pas à me mettre en avant, c'est une source de frustration. Je me suis accomplie dans ma vie personnelle, mais quelque chose me retient, m'empêche de me réaliser dans ma vie professionnelle. *Qu'est ce qui t'empêche d'y arriver ?* Je me le demande sans cesse ces temps-ci.

— Vous pensez ne pas avoir eu de difficultés à fonder une famille dont vous êtes fière, et avec laquelle tout se passe pour le mieux jusqu'à présent.

— Oui c'est ça. Je me suis mariée très jeune, à vingt-trois ans, j'ai eu ma première fille à vingt-cinq ans. J'étais très heureuse de devenir mère, même si jeune. J'adore les enfants, et je ne ressentais pas de craintes particulières à devoir m'occuper d'un bébé, même sans expérience.

— Mais, vous sentez comme deux parts qui s'affrontent en vous ?

— C'est ça. Comme si quand l'une me pousse vers l'avant, l'autre résiste et refuse que j'aille plus loin. Derrière moi, elle m'agrippe la taille de ses deux bras, et me retient : *Attention ! Danger !* Et moi, je lui obéis.

— Nous arrivons à la fin de la séance. Je vous propose que nous en reparlions la semaine prochaine.

— Oui bien sûr. Merci »

Chapitre 1

Hiver 2006, je viens d'avoir 36 ans. J'ai fait des études en communication dont je ne me suis pas servi, puisque ce secteur ne me convient pas. Je cherche ma voie. La psychologie m'attire. Elle me fait songer aux relations entre parents et enfants. Je viens de terminer la lecture d'un roman initiatique.

Quelle est la situation qui te pose problème et en quoi est-ce un problème pour toi ?

Quelle sont les conséquences pour toi si tu restes comme tu es maintenant sans changer ?

Que veux-tu vraiment ?

Qu'est-ce qui t'empêche de te réaliser ?

Que dis ta petite voix intérieure ?

Ces questions me taraudent. Elles me donnent l'impression de ne pas très bien savoir qui je suis.

Je décide d'aller m'allonger sur le divan d'une psychanalyste pour essayer de comprendre, de percer ce mystère et de briser ce silence qui fait de moi une femme effacée, alors que je suis persuadée d'avoir tant à transmettre.

Je me souviens parfaitement de ma première séance.

Je sonne à la porte d'une vaste maison, assez sombre. Une femme d'une quarantaine d'années aux cheveux longs et bruns, le visage pâle, m'ouvre la porte. Elle s'appelle Kathy Habert.

Après un simple « bonjour » assez froid, elle m'invite à la suivre. Nous traversons la moitié de son salon, gravissons un escalier étroit, et entrons dans une petite pièce d'environ huit mètres carrés. C'est exigü, presque étouffant.

Devant moi trône le divan sur lequel elle m'invite à m'allonger. Elle s'assied confortablement derrière moi, son carnet sur les genoux. Par la fenêtre placée à ma droite, je peux observer les arbres du jardin. Pas un bruit dans la pièce. Je me retrouve seule face à un mur.

Et soudain, la peur m'envahit. Qu'est-ce que je fais ici, face à moi-même ? coincée dans cette petite pièce, à devoir expliquer ce qui m'habite, alors qu'extérieurement tout semble parfait.

Le silence s'épaissit.

Que dois-je faire ? parler ? attendre une invitation ? Heureusement, ce silence insupportable se rompt enfin :

« Parlez-moi de vous, et de ce qui vous amène à consulter. »

« Consulter ? », voilà déjà un premier terme étrange. « Je ne suis pas malade. Je ne viens pas consulter un médecin. Je me pose juste quelques questions, » me dis-je intérieurement.

Alors je me lance d'une voix timide et fébrile.

« Parler de moi ? Personne ne m'a jamais demandé de le faire. De toute façon, je vais toujours bien. J'ai plutôt l'habitude de faire plaisir aux autres plutôt que de me soucier de moi.

« Je n'ai pas eu de traumatisme particulier ni d'accident. Aucun grand malheur. Rien à signaler non plus au sujet de l'éducation que j'ai reçue. J'ai la chance d'avoir grandi dans une famille équilibrée à mon sens, un milieu plutôt aisé dans l'ouest parisien.

« Je ne comprends pas. J'ai trois jolies petites filles. Sarah, 10 ans, Elia 8 ans et Jade 6 ans.

« Mon mari Jacques est un homme attentionné, intelligent, fiable. Nous sommes mariés depuis plus de dix ans. C'est aussi un excellent père.

Je me préoccupe déjà de ce que je ferai de ma vie lorsque mes filles partiront de la maison. Aujourd'hui, je remplis ma fonction maternelle parfaitement, mais j'ai besoin d'autre chose, de me nourrir intellectuellement, de m'accomplir, peut-être. »

Pourquoi ne puis-je que chuchoter la fin de cette dernière phrase ?

Je reprends rendez-vous pour le mardi suivant à 12h.

Une semaine s'écoule calmement. La veille, je passe la soirée avec la boule au ventre. Est-ce que je l'appelle pour annuler et reporter ? ou carrément lui dire que j'ai changé d'avis et n'ai plus besoin pour le moment d'une thérapie ?

11h30. Il est l'heure de partir de chez moi. Il fait beau et chaud dehors. J'ai envie d'aller me promener en forêt avec mon chien Samy, plutôt que de m'allonger dans une petite pièce sombre et exigüe.

Dans la voiture, « I Will Survive » de Gloria Gaynor passe à la radio. De sa voix libératrice, elle entonne : *At first I was afraid, I was petrified*. Cela me fait sourire. C'est exactement ce que je ressens lorsque j'arrive chez elle.

Bien sûr, je vais survivre à ma séance. Je me rassure intérieurement sur le chemin, mais je me fais violence pour faire les derniers pas. J'avance avec des pieds de plomb.

Je sonne à la porte. Mon cœur bat la chamade. Avec le léger retard que j'ai pris, elle ne voudra plus me recevoir. Peut-être ne suis-je pas un cas assez complexe pour elle ? ou, je suis déjà sa quatrième patiente de la journée, c'est l'heure du déjeuner, elle a envie de faire une pause ? Mais alors elle n'avait pas à me donner rendez-vous à midi. C'est de sa faute à la fin.

Cinq interminables minutes passent. La porte s'ouvre. Elle est habillée tout en noir, seul un petit col blanc dépasse en haut de son chemisier. Je lui souris pour lui dire bonjour. Elle me renvoie un bonjour très dur comme la première fois. Je

n'ai pas envie de monter. Je n'ai plus le choix. Je suis en face d'elle. Je la suis. Nous traversons son vaste salon. Décoré de façon assez hétéroclite : deux canapés beige disposés en angle droit, une cheminée au milieu. Un chat dort sur le rebord de la fenêtre. Il lève la tête et la tourne vers moi. Que peut bien penser un chat de psy ?

Nous prenons l'escalier en chêne étroit et arrivons dans la pièce.

Le silence règne depuis que nous avons fermé la porte d'entrée. Cette ambiance me glace les veines.

Allongée sur le divan. Je ne sais pas quoi dire, je me sens gênée d'être là. Je reste encore un long moment silencieuse. Je fixe le même mur qu'à la première séance.

Intérieurement, je me dis que rien d'extraordinaire ne s'est passé depuis la semaine d'avant. J'ai l'impression que ma vie ne présente aucun intérêt, dès lors, pourquoi la raconter à une inconnue ? Bien sûr, le cadre s'y prête. Cette femme est une professionnelle : écouter des histoires de vies, ses patients qui se plaignent et répètent tous les mêmes choses, c'est son métier. Alors, une de plus ou une de moins... Je suis loin d'être unique... Mais je ne peux m'empêcher de me demander si je présente pour elle le moindre intérêt. Ma vie est-elle suffisamment importante pour que je vienne m'épancher toutes les semaines pendant une heure entière ?

Je commence la séance en lui parlant de mes filles, du quotidien, de mes éventuelles difficultés à mettre des limites et à dire non quand elles veulent inviter des copines à la maison après l'école, ou que des mamans me demandent de garder leurs filles régulièrement sachant que je remplis mon rôle de « mère parfaite » à plein-temps.

Au fil des séances, j'éprouve de grandes difficultés à ressentir mon corps. Il me paraît comme étranger.

Je n'ai encore jamais pris le temps de contempler ce que j'éprouve, toutes les

émotions qui me traversent. J'ai l'impression d'apprendre à parler une autre langue, de découvrir un nouvel univers.

Pourtant, je n'aime vraiment pas ces rendez-vous hebdomadaires. Personne dans ma famille ne m'a appris à exprimer mes émotions.

À chaque début de séance, je reste toujours quelques minutes silencieuse, ne sachant jamais trop quel sujet aborder. Parfois je tremble. Mais au fil des semaines, je me livre de plus en plus. J'apprends petit à petit à mettre des mots sur mes émotions, grâce à ses questions. Elle me demande régulièrement lorsque je lui évoque un évènement : « Et quelle émotion ressentez-vous ? »

Elle m'apprivoise, comme si j'étais un petit animal qu'il fallait amadouer et qui a besoin de quelqu'un de fiable en face de lui. Je me sens enfin entendue, reconnue et écoutée.

Après de longues semaines, ma confiance est à elle. J'arrive à me laisser aller. Bientôt, je lui parlerai de cette frustration qui m'envahit et m'empêche d'oser, m'empêche d'aller de l'avant. Celle qui m'immobilise dans l'ombre, où je me cache, comme si me montrer allait me mettre en danger.